

## MÉDIAS

# Le miroir aux journalistes

13 janvier 2014 | Stéphane Baillargeon | Médias

Comme l'amour, le journalisme peut-être plus fort que la police. Dans la nouvelle série québécoise *Les jeunes loups*, le reporter surpuissant double le flic à tout coup. Même quand il s'agit de retrouver le meurtrier d'une agente.

Dans *House of Cards* du *pure player* américain Netflix, la jeune journaliste Zoe Barnes couche avec le vieux whip démocrate pour obtenir des scoops. Pour elle, comme pour le politicien véreux, il n'y a que l'ambition et le succès qui comptent.

La série danoise *Borgen* offre un autre hybride. La reporter Katrine Fonsmark et le spin doctor Kasper Juul passent d'un monde à l'autre et s'échangent des infos sans trop de problèmes éthiques. Et, là encore, la couchette sert de terrain d'échange.

Tout semble donc possible avec les personnages de reporters. Et pourquoi pas ? Le chroniqueur et scénariste Réjean Tremblay, papa des *Jeunes loups*, répète qu'il scénarise de la fiction, qu'il n'écrit surtout pas pour les salles de rédaction. Les vraies de vraies meutes rassemblées ce lundi soir devant la diffusion de TVA ne se gêneront pas pour glousser d'ironie devant l'image idyllique du métier renvoyée par ce miroir déformant.

La mauvaise fiction n'en mérite pas moins. Mais cette réaction incrédule signale aussi un effet pervers du sujet lui-même, le journalisme quoi, censé rendre compte des faits et des événements. Selon l'épistémologie à cinq sous des médias d'information, une ligne claire partage le travail journalistique, tenu au réel, de la fiction, autorisée à toutes les libertés dans ses relations avec la réalité. Les reporters n'aiment pas beaucoup le mélange des genres, le « mensonge » sur leur monde de « vérité ».

## Une réalité sans jus

Dans les faits, les fictions sur le journalisme ne tireraient pas grand jus de la réalité moyenne de ce milieu de travail. Bavardage entre collègues, lecture de documents officiels, coups de téléphone aux relationnistes, conférence de presse de « plogue » et rédaction de textes techniques : voilà l'insignifiante banalité du reporter.

D'où la très bonne idée des meilleures oeuvres qui choisissent de se concentrer sur les extraordinaires histoires journalistiques. *All The President's Men*, un des films préférés des salles de presse, traite du Watergate, scoop suprême du XXe siècle. La cinquième saison de la série *Wire*, probablement la plus fine illustration de la crise actuelle des journaux, raconte la dérive d'un reporter falsificateur.

Réjean ne pense pas aussi net. Peu importe, bon ou mauvais, le portrait fictif finit par formater la vision générale du journalisme. Au fond, le plus étrange paradoxe du rapport entre ces deux mondes se concentre là, dans le fait que la perception répandue de la profession réputée au service du réel dépend très largement de sa mise en fiction.

*Les jeunes loups* ne sont pas seuls. Le « Projet sur l'image du journaliste dans la culture populaire » de l'École Annenberg de communication et de journalisme, rattachée à l'Université de la Californie du Sud, a constitué une base de données comptant plus de 84 000 mentions des frères ennemis de l'info, le reporter ou le relationniste. On y retrouve la mention et la description de quelque 20 000 films, 30 000 séries télé, 13 500 romans, 550 pièces de théâtre, 200 poèmes, une centaine de chansons, 7000 bandes dessinées et des publicités.

La banque est consultable en ligne ([uscannenberg.org](http://uscannenberg.org)). Exactement 107 oeuvres tournées renvoient au « scoop » dans leur titre. Le film américain *Her Great Scoop* de 1914 raconte la revanche d'une reporter. Il y est fait mention des quatre saisons de la série québécoise *Scoop*, première vaste incursion télévisuelle de Réjean Tremblay dans son propre monde.

### **Miroir aux alouettes**

Les chercheurs ont déjà puisé dans cet immense florilège pour des essais sur l'image du journaliste gai entre 1929 et 2009, du correspondant de guerre entre 1931 et 2007, du spécialiste des relations publiques entre 1901 et 2011 ou encore sur le traitement des problèmes éthiques par Hollywood.

Les reflets de ce miroir aux alouettes évoluent, de période en période, de décennie en décennie, avec toutefois une même ligne de force oscillant sans cesse de l'admiration au mépris. « *Ces images ont construit une relation amour-haine dans la conscience américaine qui se retrouve au centre de sa confusion sur les médias dans la société états-unienne aujourd'hui* », résume une synthèse du site.

On peut en dire autant ici comme ailleurs. Le citoyen spectateur se méfie du pouvoir des machines de propagande au service des puissances réelles ou fantasmées, y compris les préjugés, la bêtise et l'inculture. Comme dans les films. En même temps, il souhaite une presse libre, plus forte que la police. Comme à la télé...